

Partie sud du quartier Saint-Jean-Baptiste de Québec Idéaux et réalités

Anne-Marie Dufour, M. Arch., Martin Dubois et Anne-Marie Bussières

Numéro 77,  t  1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

 diteur(s)

 ditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

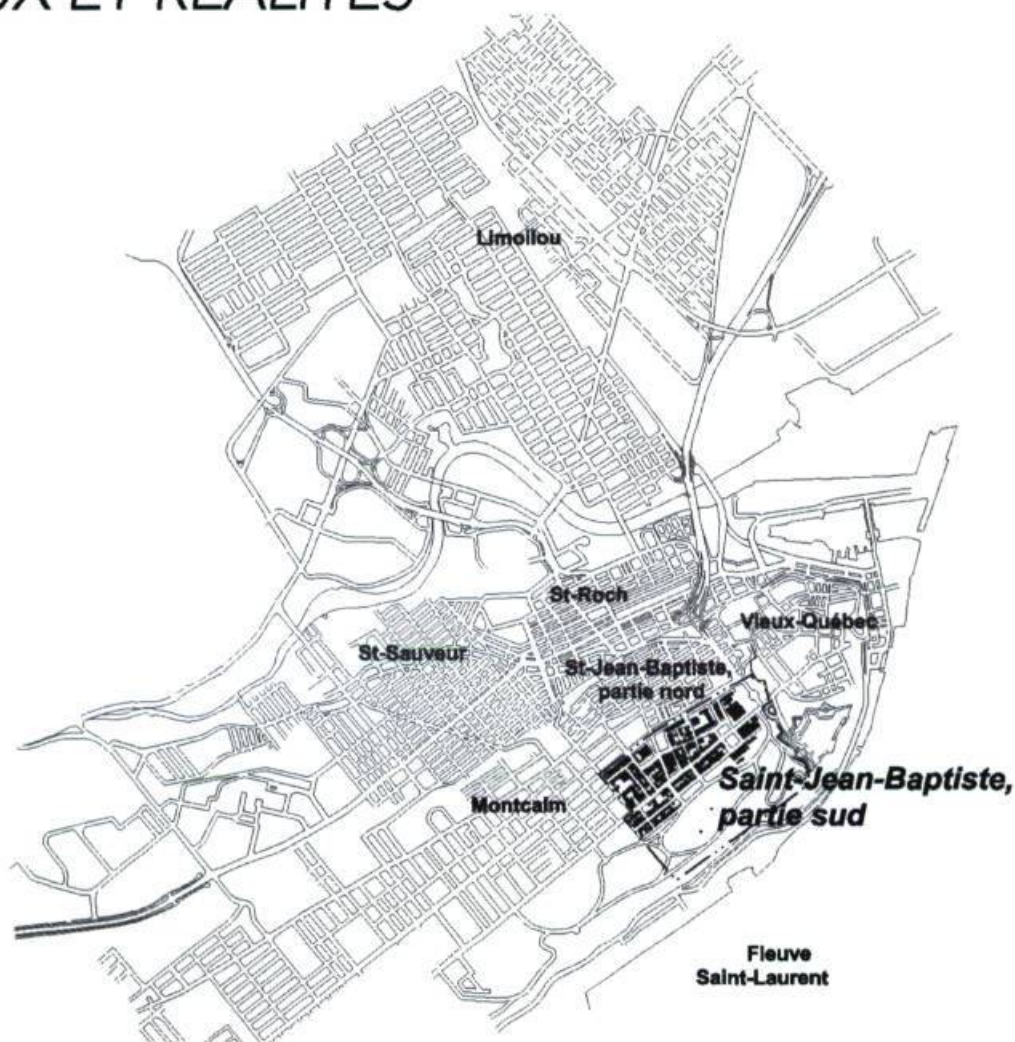
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dufour, A.-M., Dubois, M. & Bussières, A.-M. (1998). Partie sud du quartier Saint-Jean-Baptiste de Québec : idéaux et réalités. *Continuité*, (77), 39–42.

PARTIE SUD DU QUARTIER SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC

IDÉAUX ET RÉALITÉS



Le quartier dit de la « Colline Parlementaire » a successivement été le fleuron défensif de l'empire colonial britannique en Amérique, le lieu où l'on fuyait les insalubrités de la ville, puis le siège de l'Assemblée législative de la province nouvellement constituée, avant de devenir une cité administrative tout à fait moderne. Cette superposition d'époques et de visions compose un répertoire des valeurs et des idéaux d'une société en mouvement.

Localisation du quartier
Saint-Jean-Baptiste,
partie sud, en 1997.
Source : Ville de Québec

par Anne-Marie Dufour

Aux yeux des promeneurs, la partie sud du quartier Saint-Jean-Baptiste apparaît comme une mosaïque complexe d'édifices d'époques et de caractères différents. Des tours à bureaux, d'anciennes villas cossues, des édifices militaires et des parcs composent un paysage tout à fait unique qui révèle les préoccupations et les idéaux de la collectivité québécoise depuis le Régime français jusqu'à aujourd'hui.



Vue aérienne de l'hôtel du Parlement et du faubourg Saint-Louis vers 1925.
Photo : Fairchild Aerial Surveys Co., ANQ, coll. Initiale, série Fairchild

La partie sud du quartier Saint-Jean-Baptiste ne doit pas être confondue avec sa partie nord, l'ancien faubourg Saint-Jean. Le secteur sud est circonscrit entre la falaise, les fortifications, le boulevard René-Lévesque Est et l'avenue De Salaberry. Il comprend donc la Colline Parlementaire, une grande partie des Plaines d'Abraham, la Grande Allée et de nombreuses rues résidentielles. Autrefois, on appelait cet espace « hauteurs de Québec », « hau-

teurs d'Abraham », ou « plaines d'Abraham ». Il s'agit d'un plateau d'une altitude d'environ 95 mètres qui tombe à pic dans le fleuve du côté sud et qui s'étend en pente douce vers le nord. Comme son extrémité orientale est occupée par le cœur historique de Québec, il est très tôt sillonné par deux axes de communication est-ouest : la Grande Allée et la rue Saint-Jean.

UN SITE STRATÉGIQUE

Durant tout le Régime français, les hauteurs de Québec ont une vocation agricole. On y retrouve de grands domaines avec jardins, pâturages, moulins et bâtiments. Comme il existe de nombreux espaces vacants dans la ville *intra muros* et que l'expansion urbaine se fait surtout du côté de la rivière Saint-Charles, la pression au développement tarde à s'y faire sentir. Cependant, on a tôt fait de reconnaître le potentiel stratégique du lieu par rapport au territoire environnant et à la défense de la ville. En effet, celle-ci, protégée par la falaise, reste vulnérable du côté ouest où le plateau en pente légère permet un siège.

Après la Conquête, les militaires britanniques voudront faire de Québec une véritable place forte. Ils reconnaissent donc le potentiel stratégique du plateau qui s'étend à l'ouest de la ville et font l'acquisition d'énormes parcelles de terrain. Le faubourg Saint-Jean, sous le coup d'une fulgurante croissance démographique, se heurte aux possessions militaires dans son expansion naturelle vers l'ouest. On assiste alors à la densification et au débordement du faubourg vers les terrains vacants au sud de l'ancienne rue Artillerie (boulevard René-Lévesque Est). Désormais, on nommera cette agglomération faubourg Saint-

Louis ou quartier des Carrières. Ironiquement, les militaires, qui n'ont pas de réelles préoccupations de planification urbaine, ont occupé jalousement des terrains qui, après leur départ en 1871, serviront à la création d'une véritable « ville nouvelle » planifiée.

Il n'est pas étonnant qu'on se soit rapidement intéressé à la toute nouvelle disponibilité de terrains à l'écart de la vieille ville. Les conditions de vie urbaine étaient depuis longtemps jugées insalubres et le courant romantique qui se développait alors dans l'ensemble des domaines artistiques commandait justement de se tourner vers les bienfaits de la nature. Les élites bourgeoises, comme les communautés religieuses et les institutions de charité ont donc fui la désuétude de la ville ancienne pour s'installer dans les espaces verdoyants et sains le long de la Grande Allée. C'est ainsi qu'on assiste, durant la dernière moitié du XIX^e siècle, à l'établissement d'une fonction résidentielle périurbaine bien différente de celle des faubourgs ou du Vieux-Québec.

L'EMPREINTE ROMANTIQUE

Le départ de la garnison britannique donne le coup d'envoi d'une vaste campagne de démolition des fortifications menée par Charles Baillairgé. S'il n'avait été des idées visionnaires de Lord Dufferin, d'importants témoignages bâtis auraient disparu à jamais. Inspiré par le courant romantique, Dufferin a imaginé de faire de la ville un véritable monument à la gloire du passé. Avec William Henry Lynn, il échafaudera un immense projet d'embellissement qui comprend la conservation et la mise en valeur des fortifications de même que l'implantation de parcs. Même

si elles prendront une allure médiévale tout à fait anachronique, les fortifications seront désormais mieux adaptées aux besoins en circulation. L'héritage de Dufferin est important: en mariant conservation et progrès, il a su donner le ton à de nombreux projets d'embellissement qui se succéderont dans les décennies suivantes, dont la création du parc des Champs de bataille (plan déposé en 1909) et l'aménagement de la Grande Allée (achevé en 1888).

La réalisation de ces projets d'embellissement est d'autant plus justifiée qu'on amorce la construction de l'hôtel du Parlement de la nouvelle « Province of Quebec » sur le site du Cricket Field, près de la porte Saint-Louis, en 1876. Dorénavant, le prestige de la Grande Allée est acquis et son développement futur sera teinté de la proximité de ce majestueux voisin.

Plusieurs hommes politiques et commerçants commandent à des architectes de luxueuses maisons qui imitent le style du Parlement. Les petites maisons du faubourg Saint-Louis, quant à elles, vivront différemment l'arrivée du Parlement dans leur entourage. Elles souffriront particulièrement de l'expansion subéquente de la cité administrative qui commande leur démolition et leur remplacement par des bâtiments institutionnels. Le projet de cité parlementaire de Louis-Alexandre Taschereau prévoit plusieurs bâtiments imposants. Entre 1910 et 1934, on construira les édifices B (édifice Pamphile-LeMay), C (édifice Honoré-Mercier), D (sans autre nom), et E (édifice André-Laurendeau).

Durant les années 1960-1970, le rôle de l'État s'accroît et, par conséquent, les besoins en espaces administratifs aussi. Cette expansion soudaine ainsi

que les problèmes d'accessibilité et de circulation entrevus pour l'avenir amènent de nouvelles perspectives pour l'aménagement de ce qu'on appellera désormais la Colline Parlementaire. La partie sud du quartier Saint-Jean-Baptiste deviendra dès lors un véritable laboratoire pour les urbanistes, aménagistes et architectes modernistes. Ils entameront de nouvelles destructions afin de permettre la construction d'édifices et d'autoroutes en béton.

QUÉBEC CAPITALE

Aujourd'hui, tous conviennent que les démolitions nécessaires aux restructurations des années 1960-1970 sont regrettables, car elles sont irréversibles. On ne peut revenir en arrière, mais il est possible d'amorcer une réflexion sur les données qui ont prévalu lors de ces décisions. Le fait que le site de la partie sud de Saint-Jean-Baptiste soit le siège de l'Assemblée nationale, c'est-à-dire un lieu hautement symbolique, constitue une donnée qui doit être prise en considération. La capitale possède en soit une valeur de représentativité indéniable. En quelque sorte, le site de la Colline Parlementaire devient la manifestation physique de ce qui rassemble les Québécois. En plus d'être un mémorial du passé, il est une projection des idéaux de la collectivité. Ce statut particulier amène obligatoirement des aménagements basés sur des courants idéologiques d'avant-garde, car aucun peuple ne souhaite se voir à la remorque des courants modernes.

Ce statut de capitale permet d'expliquer les choix formels des architectes des tout premiers édifices gouvernementaux. Dès le XIX^e siècle, l'architecte Eugène-Étienne Taché réaffirmait l'origine



française de la majorité des Québécois avec le choix d'un vocabulaire Second Empire pour l'hôtel du Parlement. Le choix d'une architecture beaux-arts pour les bâtiments administratifs du début du siècle témoigne aussi d'une volonté de rapprochement avec la France et de l'émergence d'une nouvelle bourgeoisie francophone.

À leur tour, les aménagistes des années 1960-1970 ont tenté de placer les édifices parlementaires au cœur des grands courants mondiaux en les dotant d'une image à la fine pointe des derniers développements en architecture. Il faut dire qu'à cette époque, Montréal s'affirmait de plus en plus dans son rôle de métropole du Québec et qu'on ne voulait surtout pas que des projets comme ceux de la Place-Ville-Marie et de l'autoroute métropolitaine déclassent la capitale.

De façon générale, à toutes les époques, les transformations de la partie sud du quartier

Vers 1915, la villa Bois-Joliet sur la Grande Allée, l'actuel presbytère de la paroisse Saint-Cœur-de-Marie.

Photo : ANQ, coll. Initiale

Saint-Jean-Baptiste ont été le plus souvent guidées par les grands idéaux d'une élite puissante. En définitive, le site du secteur sud de Saint-Jean-Baptiste fait partie de l'imaginaire. À toutes les époques, il a frappé suffisamment l'esprit des décideurs pour qu'ils échafaudent un nouveau projet. La planification reste donc le leitmotiv de son développement.

Ces visées planificatrices se sont nécessairement heurtées à l'héritage traditionnel du faubourg Saint-Louis. Celui-ci résulte plutôt d'une croissance spontanée, et son expansion est guidée par des habitudes collectives et des traditions plutôt que par un plan issu du savoir académique. On assiste donc à l'affrontement de deux forces : d'un côté, un grand

mouvement en avant guidé par les idéaux d'une élite influente, de l'autre, une évolution douce et continue guidée par les habitudes d'une population locale.

Le patrimoine architectural qui nous est légué illustre ces rapports de force. La tradition a perdu la bataille devant les idées avant-gardistes; la disparition du faubourg en témoigne. Cependant, il s'agit d'un des secteurs de la ville de Québec où les spécialistes de l'aménagement et les architectes sont intervenus le plus massivement. Il constitue donc un catalogue quasi complet des styles architecturaux des XIX^e et XX^e siècles.

Malgré les bouleversements qui ont jalonné son histoire, la partie sud du quartier Saint-Jean-Baptiste possède un

acquis de taille : l'expérience. De nos jours, alors qu'on tente de réparer les erreurs du passé, on réalise toute la valeur de ce qui est perdu. Dans ce contexte, on n'a d'autre choix que de miser sur l'hétérogénéité du lieu pour souligner la perpétuelle recherche d'équilibre qui teinte son développement. En misant sur les caractéristiques propres des différentes unités de paysage qui composent le secteur, on pourra assurer un développement harmonieux qui prendra en compte les multiples facettes du quartier. De plus, si l'avant-garde doit continuer de présider à la destinée de la partie sud de Saint-Jean-Baptiste, il faut espérer que l'attitude critique, qui se dessine depuis quelques années au Québec, permettra une

saine évolution basée sur des acquis reconnus et identifiés.

■ *Anne-Marie Dufour, M. Arch., est consultante associée chez Patri-Arch. Martin Dubois et Anne-Marie Bussièrès ont collaboré à ce texte.*

Cet article s'appuie sur les résultats d'un imposant travail de recherche réalisé par Patri-Arch pour le compte de la Ville de Québec et du ministère de la Culture et des Communications du Québec et déposé à l'automne 1997.

Sur cette terre, Champlain rêvait de bâtir une ville ayant la splendeur d'une grande cité d'Europe. En l'honneur de son roi Louis XIII, il souhaitait la nommer Ludovica.

Ludovica

HISTOIRES DE QUÉBEC

AU MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

Textes et scénario de Michel Marc Bouchard



En collaboration avec
Radio-Canada
Chaîne culturelle FM

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

VILLE DE QUÉBEC

COMMISSION DE LA CAPITALE
NATIONNALE
DU QUÉBEC

Musée de l'Amérique française 9, rue de l'Université, Québec

MUSÉE PIERRE-BOUCHER

Profitez de la saison d'été pour visiter le musée et sa chapelle, et les deux expositions temporaires jusqu'au 1^{er} septembre :

Des Trifluviens illustres de 1760 à 1900
et

Rodolphe Dugay peintre du terroir, 25 ans après sa mort
Collection du musée et des archives du STR



Service d'animation

Ouvert du mardi au dimanche

De 13 h 30 à 16 h 30 et de 19 h à 21 h • Entrée libre

Information : (819) 376-4459